

AVANT-PROPOS

La simplicité est une notion polyvalente. L'adjectif « sainte » dont le mot est parfois accompagné dans le contexte religieux montre l'importance de cette qualité dans le domaine chrétien, mais ne permet pas de saisir ses contours précis. Le sens du terme recouvre l'intégrité, l'humilité, l'obéissance et la foi. Il est antonyme de la duplicité – simple est celui dont la foi est vraie et sincère – et de la division : la simplicité exclut le partage de l'âme qui n'accorde pas toute la place à Dieu. Mais à côté de ces valeurs aussi louables que générales, le sens du mot englobe aussi l'ignorance et la naïveté, qui peuvent être conçues comme des conditions favorables à la foi¹.

Pour ma part, je m'intéresserai uniquement à cette dernière face de la simplicité. Elle se prête parfaitement à exprimer l'esprit chrétien, ce qui a laissé des traces parfois surprenantes dans le langage : comme le rappelle Muriel Laharie, « benêt » vient de *benedictus*, « crétin » de *christianus*². On pourrait peut-être croire qu'elle est aussi particulièrement chère aux auteurs médiévaux, puisque chez la plupart de leurs contemporains une foi inébranlable se combinait avec une instruction rudimentaire, leur accès au savoir étant fort limité du fait de l'illettrisme.

1 Cf. l'article « Simplicité » dans le *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique*, dir. M. Viller et al., Paris, Beauchesne, vol. 14, 1989, col. 892-922 ; P. Antin, « Simple et simplicité chez saint Jérôme », *Recueil sur Saint Jérôme*, Bruxelles, 1968, p. 147-161 ; Jean Leclercq, « Sancta simplicitas », *Collectanea Ordinis Cisterciensium Reformatorum*, 22 (1960), p. 138-148 ; C. Spicq, « La vertu de la simplicité dans l'Ancien et le Nouveau Testament », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 22 (1933), p. 5-22 ; Hans Urs von Balthasar, *Simplicité chrétienne*, Paris, Desclée de Brouwer, 1990 ; le n° 41 de *Collectanea Cisterciensia* (1979) est entièrement consacré à cette notion.

2 Muriel Laharie, *La folie au Moyen Âge, XIe-XIIIe siècles*, Paris, Le Léopard d'Or, 1991, p. 83.

Cette impression est trompeuse. Au Moyen Âge, l'association entre la simplicité et le christianisme est loin d'être évidente³ : si à la fin du règne de Louis XIV, selon le mot de Madame de Lambert « on est confondu avec le peuple dès que l'on croit en Dieu »⁴, au Moyen Âge, les basses couches sociales sont plutôt soupçonnées, et à juste titre, de maintenir les vestiges du paganisme⁵. L'enseignement appartient à l'Église et, en principe, plus on est savant, plus on est proche de la foi chrétienne ; un autre mot, « laïc » – qui déjà en ancien français signifie en même temps « peu instruit » et « non appartenant à l'Église »⁶ – en est un signe. Gautier de Coinci est scandalisé par le fait que certains *gens letrees, comme li lai, au mal s'eslaissent/ Et por Marot Marie laissent*⁷ : en principe, ils devraient être capables de s'élever au-dessus de ce niveau. Aussi, les auteurs médiévaux ne sont-ils pas toujours enclins à chanter des louanges de ceux qui incarnent la simplicité intellectuelle. D'autant plus que l'éloge de l'ignorance peut s'avérer dangereux ; aussi bien les théologiens que les auteurs de textes narratifs en sont conscients. Dans ces derniers, c'est le savoir qu'on valorise, d'autant plus justement qu'à cette époque il est apanage d'une élite très restreinte. Aussi, le thème de la sainte simplicité basée sur la naïveté semble être plutôt marginal, et cela se voit encore davantage dans les textes narratifs que dans les écrits théologiques.

D'ailleurs, il est incontestable que cette vision de l'une des vertus chrétiennes fondamentales a de quoi déplaire, et les étymologies que je viens de citer suffisent pour justifier cette réaction : la proximité avec la faiblesse intellectuelle n'est aucunement valorisante. C'est peut-être la raison pour laquelle certains auteurs modernes semblent si réticents par rapport à la valorisation de la simplicité intellectuelle, au point de nier parfois qu'elle ait jamais eu lieu. On préfère que la simplicité soit noble et digne. Ainsi, dans son article sur « Sancta simplicitas »⁸, Jean Leclercq ne fait aucune allusion au fait que cette vertu pourrait s'accompagner d'imperfections intellectuelles. Dans son beau livre *L'amour des lettres et le désir de Dieu*, le même auteur vante la sainte simplicité qui se voit dans l'élégance du style des auteurs

3 D'ailleurs, le mot « benêt » date du seizième, et « crétin » – du dix-huitième siècle.

4 Cité par Antoine Adam, *Le mouvement philosophique dans la première moitié du XVIIIe siècle*, Paris, SEDES, 1967, p. 115-116.

5 Cf. par exemple Jean-Claude Schmitt, *Le saint lévrier. Guinefort, guérisseur d'enfants depuis le XIIIe siècle*, Paris, Flammarion, 1979.

6 Cf. Yves Congar, « Clercs et laïcs au point de vue de la culture au Moyen Âge : « laicus » = sans lettres », *Studia mediaevalia mariologica*, Rome, 1971, p. 309-332 ; Jeanette Beer, « The Cleric-Lai Opposition in Language – a Stage in the Education of French », *Proceedings of the P MR Conference*, 1, 1976, p. 59-65.

7 *Miracles de Notre Dame*, éd. V. Frederic Koenig, Genève, Droz, vol. III, 1960, II Pr 1, v. 355 et 381-2.

8 *Op. cit.*

monastiques, privé d'ornements superflus, et dans leur fidélité aux valeurs chrétiennes⁹. Bien évidemment, depuis, plusieurs auteurs ont analysé la complexité de cette notion en général, ou chez les personnes particulières qui en sont l'incarnation, mais certains répugnent à reconnaître sa face honteuse et s'en tiennent à ses aspects positifs. Ainsi, André Vauchez souligne que « l'éloge de la simplicité ne se confondait pas chez François avec celui de l'ignorance »¹⁰. Paul Bretel dans son excellente étude du *Jongleur de Notre-Dame* affirme que cette vertu est éloignée de la naïveté : « La naïveté comporte toujours une part d'imperfection et demande à être dépassée ; la simplicité est au contraire un état de perfection »¹¹. De même, Geneviève Hasenohr, dans son article sur les bergers de la Nativité¹², laisse de côté ceux dont la sottise fait rire pour ne tenir compte que de ceux qui représentent la simplicité pleine de dignité. Par contre, Charles Mazouer en présentant les personnages des mêmes pièces ne retient que leur aspect comique¹³ : le haut et le bas sont dissociés.

L'auteur pour qui les deux faces de la simplicité ont une égale importance part d'un point de vue bien précis. Il s'agit d'Aaron Gourevitch, qui dans son analyse du grotesque médiéval s'appuie sur la conception de Mikhaïl Bakhtine¹⁴ et trouve que les personnages qui incarnent la sainte simplicité sont le meilleur exemple du « rapprochement entre le sublime et le sacré, d'une part, et le bas et le honteux, de l'autre »¹⁵. Analysant les *exempla* de Césaire de Heisterbach (pas toujours les mêmes que je considère pour ma part comme les plus significatifs, l'ambiguïté de la notion de la simplicité laissant la voie à la pluralité d'interprétations), Aaron Gourevitch signale la portée religieuse de ces textes, mais sans y insister, puisque ce n'est pas son propos. Pour ma part, je suis convaincue que le côté comique et parfois excentrique des simples dans les textes narratifs est indissociable du sens spirituel de la sainte simplicité.

Il va de soi que les textes littéraires ne sont pas un simple développement d'une notion théologique. Mais les auteurs médiévaux ne sont pas obligés d'avoir les

9 Jean Leclercq, *L'amour des lettres et le désir de Dieu*, Paris, le Cerf, 1957, p. 141, 148, 195-197.

10 André Vauchez, *François d'Assise*, Paris, Fayard, 2009, p. 385.

11 *Le Jongleur de Notre-Dame*, trad. et éd. Paul Bretel, Paris, Champion, 2003, p. 53.

12 « Représentations et lectures de la Nativité à l'aube de la Renaissance », *Marguerite de Navarre. Actes du Colloque international de Pau*, Éditions InterUniversitaires, Mont-de-Marsan, 1995, p. 365-402.

13 *Le personnage du naïf dans le théâtre comique du Moyen Âge à Marivaux*, Paris, Klincksieck, 1979, p. 16-20.

14 Mais qui est proche aussi des observations d'Erich Auerbach, pour qui « le mélange de *sublimitas* et d'*humilitas* » s'incarne le mieux dans saint François d'Assise ; *Mimésis. La représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, trad. Cornelius Heim, Paris, Gallimard, 1968 p. 172.

15 Aaron J. Gourevitch, *La culture populaire au Moyen Âge. « Simples et docti »*, Paris, Aubier, 1992, chapitre VI « Le « haut » et le « bas » : le grotesque médiéval », p. 335.

commentaires et les homélies sous leurs yeux : la notion de la sainte simplicité est suffisamment enracinée dans la tradition chrétienne pour que tout le monde en connaisse les principes – ce qui ne signifie pas, encore une fois, qu'elle n'éveille pas de réticences. Et ils disposent d'un outil – le récit – qui me paraît être particulièrement adapté à traiter ce sujet, et ceci malgré la pauvreté narrative de plusieurs de ces textes. L'essentiel n'est pas ici dans l'intrigue, mais dans le personnage. La simplicité doit s'incarner. Elle doit être vécue par celui qui en est doté et, surtout, se manifester et être perçue par les autres.

Mais la nature de mes sources peut susciter une question : peut-on effectivement parler ici de personnage ? Plusieurs appartiennent au genre de l'*exemplum*, d'autres sont des miracles ou des contes pieux de dimension modeste. Leurs protagonistes ne sont-ils pas, plutôt que des personnages, des *personae*, « soumises à des impératifs moraux ou sociaux qui excluent pratiquement toute vie intérieure » ? N'est-il pas vrai qu'« au mieux, celle-ci se manifeste par des discours balisés par les lois de la rhétorique qui interdisent toute originalité ; quant à leur pensée, elle s'inscrit dans une ontologie qui laisse peu de place à l'invention »¹⁶ ?

Bien évidemment, dans plusieurs de mes textes il s'agit avant tout de transmettre une vérité religieuse et le protagoniste n'est qu'un outil qui sert cet objectif. D'autres présentent une grande finesse psychologique, comme le *Jongleur de Notre-Dame*, mais aussi la *Vie des Pères*¹⁷ : signe, peut-être, de l'intérêt croissant de ce treizième siècle pour l'individu. Mais dans tous les cas, l'image des simples qu'on y voit ne correspond pas vraiment à la définition de *persona* selon Pierre Bertiaume que j'ai citée. Premièrement, ceux-ci ont une vie intérieure vers laquelle est attirée l'attention du public, puisque c'est l'intérieur qui contient la vérité du personnage. Il est vrai que cette vie intérieure est dans la plupart des cas occultée, mais même si cela vient du caractère squelettique du texte, cette occultation est tout à fait conforme à l'esprit de la sainte simplicité, comme je vais essayer de le montrer. Deuxièmement, leur altérité et leur excentricité font qu'ils s'écartent de la norme ; malgré plusieurs ressemblances qui les relient entre eux, ils ne constituent pas de type.

16 Pierre Bertiaume, *Personae et personnages dans les récits médiévaux : l'illusion anthropologique*, Presses de l'Université Laval, Ottawa, 2008, p. 5.

17 Je partage l'opinion d'Adrian P. Tudor que les personnages de ce recueil, de même que ceux des *Miracles de Notre Dame* de Gautier de Coinci ne sont pas du tout stéréotypés ; cf. « Preaching, Storytelling, and the Performance of Short Pious Narratives », *Grant risee? : the Medieval Comic Presence: Essays in Memory of Brian J. Levy*, éd. Adrian P. Tudor et Alan Hindley, Turnhout, Brepols, 2006, p. 150. Brian J. Levy avait étendu cette constatation aux personnages des *exempla* : ceux-ci gagnent en véricité par le contexte du sermon, qui les confronte directement avec le public du prédicateur ; « Le fabliau et l'exemple : étude sur les recueils moralisants anglo-normands », *Épopée animale, fable, fabliaux*, éd. Gabriel Bianciotto et Michel Salvat, Paris, Presses Universitaires de France, 1984, p. 314.

Construite de cette façon, la figure du simple devient sans doute un signe dont il faut déchiffrer le sens. Mais il ne s'agit pas juste d'une allégorie dont la signification serait donnée d'avance. La rencontre avec le simple est une épreuve qui permet d'approfondir la foi de ceux qui sont capables de le comprendre, parce qu'il est porteur d'une vérité chrétienne importante. Dans la plupart des cas, le regard qui saisit la simplicité du personnage central est incarné dans le personnage du témoin, dont les réactions guident celles du public ; il est important que la simplicité se voie.

Ce côté spectaculaire de la sainte simplicité est suggéré par une comparaison établie par le grand amateur de cette vertu, Césaire de Heisterbach, pour qui les simples ressemblent aux jongleurs :

Simplex quandoque mimo vel ioculatori comparatur. Sicut illorum verba vel opera in eius ore vel manibus, qui ioculator non est, saepe displicent, et poena digna sunt apud homines ; quae tamen ab eis dicta vel facta, placent : ita est de simplicibus. Ut sic dicam, ioculatores Dei sunt sanctorumque angelorum simplices. Quorum opera si hi qui simplices non sunt, quandoque facerent, haud dubium quin Deum offenderent, qui in eis, dum per simplices fiunt, delectatur.¹⁸

La comparaison est aussi riche de sens que la figure du jongleur est polyvalente dans cette première moitié du XIII^e siècle. Et il n'est pas anodin d'être comparé au jongleur par un auteur cistercien. C'est le père spirituel de l'ordre, Bernard de Clairvaux, qui utilise cette image, et il l'applique aux moines eux-mêmes :

Heureux jeu, qui offre un spectacle, ridicule certes pour les hommes, mais de toute beauté pour les anges. Heureux, dis-je, le jeu qui fait de nous un sujet d'opprobre pour les riches et de mépris pour les orgueilleux. Car, en vérité, que semblons nous faire d'autre aux yeux des gens du siècle que de jouer, puisque ce qu'ils convoitent en ce monde, nous, au contraire, nous le fuyons, et ce qu'ils fuient, nous le convoitons, à la façon des jongleurs et des acrobates, qui se tiennent, la tête en bas et les pieds en l'air, à l'encontre de ce qui est naturel aux hommes, ou marchent sur les mains, et ainsi attirent nos regards ?¹⁹

18 Césaire de Heisterbach, *Dialogus Miraculorum*, éd. Joseph Strange, Cologne, J. M. Heberle, 1851-57, vol. I, p. 360.

19 Lettre à Ogier du Mont Saint-Eloi, 87, 12, dans Bernard de Clairvaux, *Lettres*, t. 2, Paris, le Cerf, 2001, éd. Jean Leclercq, trad. Henri Rochais, p. 473-474. Cf. Jean Leclercq, « Le thème de la jonglerie chez saint Bernard et ses contemporains », *Revue d'histoire de la spiritualité*, 48, 1972, p. 385-399 et Michel Zink, *Poésie et conversion au Moyen Âge*, Paris, P.U.F., 2003, p.161-201.

Certes, les simples ne sont pas tout à fait comme les moines ; ils ne présentent pas toujours cette indifférence louable aux biens matériels qui sous-tend la comparaison de Bernard. Pourtant, eux aussi, d'une autre façon, se tiennent « la tête en bas et les pieds en l'air » ; l'idée du retournement est présente dans la comparaison de Césaire de Heisterbach lorsqu'il dit que la simplicité intervertit la valeur des actes et des paroles et fait que ce qui semble mauvais, est en réalité bon ; la *Première Épître aux Corinthiens* n'est pas loin.

Outre le spectacle et le retournement, le jongleur évoque la marginalité ; il attire le mépris humain et un jugement sévère de l'Église, qui d'ailleurs est en train de se nuancer à cette époque²⁰. La marginalité sous-tend aussi la comparaison de Césaire : le simple est différent des autres. Cette différence est, certes, en sa faveur, il est au fond un élu, mais pour comprendre cela, il faut le regarder avec attention, puisque le mérite est loin d'être évident : ce qui pourrait offenser Dieu chez ceux qui ne sont pas simples (on serait tenté de dire : chez les gens normaux), chez eux Lui fait plaisir ; ce qui serait damnable selon les normes humaines, est louable selon l'esprit. Visiblement, la simplicité provoque naturellement des comportements excentriques, comme chez cet autre jongleur de Dieu et incarnation de la sainte simplicité, saint François d'Assise.

Cela n'est pas vrai pour tous les personnages de simples dans les textes littéraires. Il y en a qui sont tellement banals qu'ils passeraient facilement inaperçus. Mais justement, cette banalité est apparente : elle peut cacher une profondeur spirituelle hors du commun.

Ainsi, même si plusieurs personnages dont je vais parler en tant que jongleurs risqueraient de faire mourir leur public d'ennui, la comparaison de Césaire de Heisterbach me paraît fondamentale²¹. Elle fait apparaître le paradoxe profond de la sainte simplicité qui, malgré les apparences, est double. Elle se compose d'une couche extérieure visible, indigne ou au moins médiocre, et d'une vérité profonde qui est en contradiction avec cette apparence.

Et pourtant, les deux sont indissociables : la face extérieure, pour être trompeuse, n'en est pas moins vraie, aussi vraie que la valeur cachée, et les failles qu'elle révèle imprègnent les personnages en profondeur. Ces failles décident aussi bien des atti-

20 Cf. Carla Casagrande, Silvana Vecchio, « Clercs et Jongleurs dans la Société Médiévale (XIIe et XIIIe siècles) », *Annales*, 34, no. 5, 1979, p. 913-928 ; les auteurs soulignent le caractère relatif de la réhabilitation des jongleurs. Sur l'expression littéraire de cette réhabilitation, cf. Silvère Manegaldo, *Le jongleur dans la littérature narrative des XIIe et XIIIe siècles*, Paris, Champion, 2005, p. 453-458.

21 Ceci, en plus, pour une raison qui n'est pas explicitée par Césaire, peut-être parce qu'elle est pour lui trop évidente : « Le jongleur, comme le *stultus*, le *simplex*, l'*ydiota*, manifeste l'abîme de péché qui sépare l'homme de Dieu, et la toute-puissance de l'intervention divine à l'œuvre dans le salut » ; Carla Casagrande, Silvana Vecchio, *op. cit.*, p. 917.

tudes quotidiennes de ceux-ci et de leurs relations avec les autres que de l'expression de leur piété. Elles constituent en même temps leur faiblesse (au niveau humain) et leur force (aux yeux de Dieu). C'est la couche visible qui me paraît donc essentielle. Non seulement parce qu'elle est souvent plus originale, plus amusante et plus intéressante du point de vue littéraire, mais surtout parce que c'est elle qui définit les personnages et qui décide de leur valeur intérieure. C'est la couche apparente qui est aussi plus différenciée, la vérité cachée de ces personnages étant plus ou moins toujours la même : ils sont tous pieux. Bien sûr, la piété d'une sainte mystique est différente de celle d'un paysan mal dégrossi ; mais au fond, elle décèle le même amour de Dieu, et ce n'est que l'expression de celui-ci qui change en fonction de l'éducation et du milieu social.

Dans mon analyse des textes littéraires, précédée par une esquisse de l'approche plus théorique, je vais donc me concentrer sur la face extérieure des simples. C'est là que se jouent leurs relations avec les autres, établies par les moyens de communication dont ils disposent, déterminées par la place dans la société qui leur est assignée. De ces deux aspects se dégage ce que j'appellerai, conformément à la conception de Césaire de Heisterbach, l'esprit de la simplicité. La réception des personnages ainsi définis est assez problématique ; j'analyserai sa spécificité d'abord à l'échelle des récits où ils apparaissent, et ensuite dans le contexte de l'horizon d'attente qui leur est propre.

J'espère montrer de cette façon que si le sujet n'a pas été particulièrement exploité par la littérature médiévale française, ce n'est pas qu'il ne soit pas intéressant du point de vue littéraire ; au contraire, son aspect jongleresque offre plusieurs possibilités narratives. D'ailleurs, sa marginalité même s'inscrit dans son esprit ; il aurait perdu en gagnant un intérêt universel et une réception univoque.